

rayonnement de l'épidémie de 1865 d'Alexandrie sur tous les ports de la Méditerranée est parfaitement mis en relief sur cette carte (p. 436).

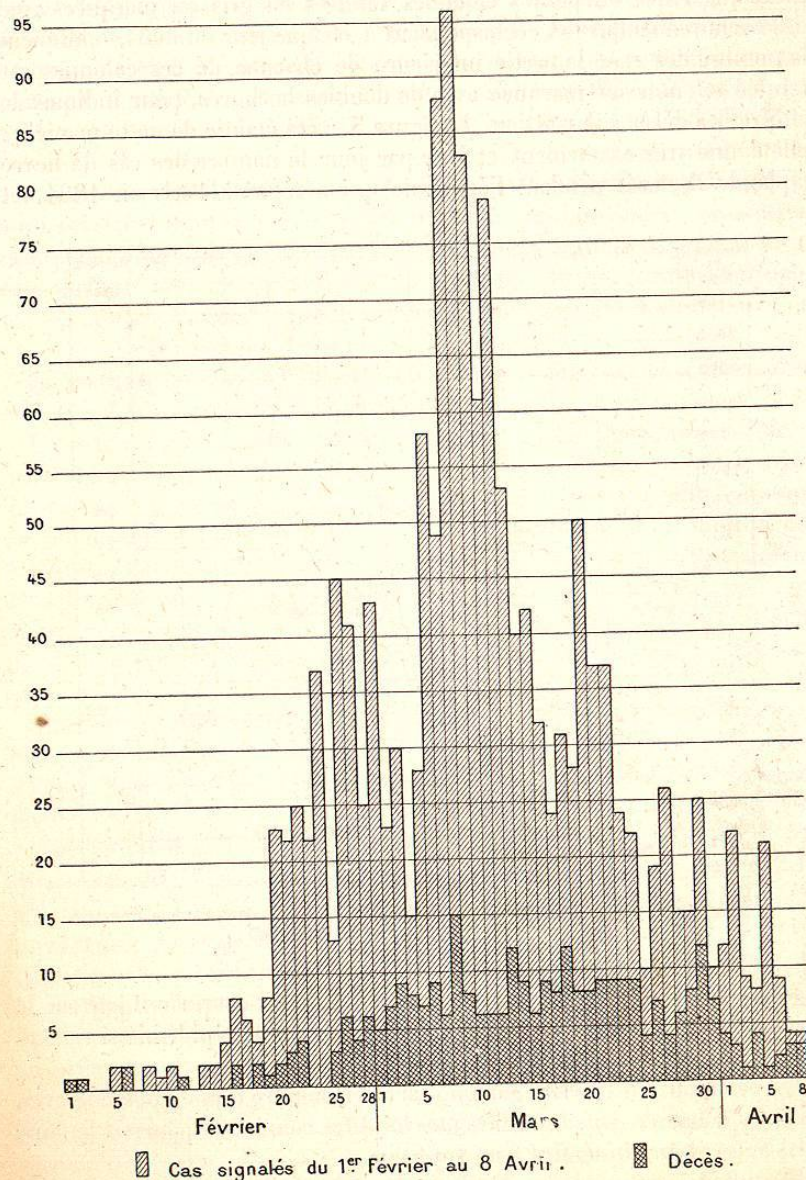


Fig. 5. — Graphique de l'épidémie de fièvre typhoïde qui a régné à Paris en 1894. (D'après Dujardin-Beaumetz.)

Pour se rendre compte exactement de la répartition d'une maladie épidémique, on peut prendre une carte géographique et colorier avec

plusieurs teintes, ou marquer avec des signes de convention, les différentes régions, suivant que le nombre des cas ou des décès y a été plus ou moins grand.

Monod a étudié avec beaucoup de soin, à l'aide de ce procédé, la répartition des différentes épidémies cholériques dans le Finistère (H. Monod, *Le choléra. Épidémie du Finistère*. Paris, 1892).

S'il s'agit d'une petite épidémie, on peut indiquer sur la carte détaillée de la ville atteinte le nombre des cas dans chaque maison, au moyen de signes conventionnels. Si l'épidémie est plus limitée encore (épidémies de maison, de caserne), on peut indiquer sur un plan de la maison, ou de la caserne, chambre par chambre, ou même lit par lit, les atteintes de la maladie épidémique et on réussit quelquefois, par ce procédé, à mettre en évidence le foyer d'une épidémie et son mode de propagation.

Nous diviserons cette étude des maladies épidémiques en trois parties :

- 1° Aperçu historique des grandes épidémies ;
- 2° Causes générales des épidémies ;
- 3° Maladies épidémiques envisagées au point de vue de leur étiologie spéciale et de leur mode d'extension (1).

La prophylaxie des épidémies sera exposée dans une autre partie de cet ouvrage.

CHAPITRE II

GRANDES ÉPIDÉMIES. — APERÇU HISTORIQUE. INFLUENCE DES GRANDES ÉPIDÉMIES SUR LES MŒURS, SUR L'ÉTAT MENTAL DES POPULATIONS, SUR LE CHIFFRE DE LA POPULATION

Les grandes épidémies ne sont pas plus mystérieuses, au point de vue de leur nature et de leur évolution, que bon nombre de petites épidémies, mais, par leur extension considérable, par leur mortalité, par la perturbation qu'elles jettent dans les esprits, elles méritent d'attirer spécialement l'attention. Un aperçu historique nous paraît d'autant plus nécessaire que les grandes épidémies des temps modernes sont très différentes des grandes épidémies de l'antiquité et du Moyen Âge.

(1) Ouvrages généraux sur les maladies épidémiques à consulter :

OZANAM, Histoire des maladies épidémiques, 2^e édit., 1855. — HECKER, Les grandes épidémies. Berlin, 1865. — HAESER, Lehrb. der Gesch. der med. u. d. epid. Krankh., 1882. — LITTRÉ, Des grandes épidémies; Médecine et médecins, 1872, 2^e édit., p. 1. — A. LAVERAN, Traité des maladies et épidémies des armées. Paris, 1875. — HIRSCH, Handb. der historisch. geogr. Pathologie, 1881. — L. COLIN, Traité des maladies épidémiques. Paris, 1879. — KELSCH, Traité des maladies épidémiques. Paris, 1894. — L. COLIN, art. ÉPIDÉMOLOGIE. Encyclop. d'hyg. et de méd. publique. — NOCARD et LECLAIRCHE, art. ÉPIZOOTIES. *Ibid.*, t. II, p. 65.

« Il semble, dit Littré, que les peuples occupés au mouvement et au progrès de leur vie, soulèvent, sans le savoir, des agents hostiles et funestes qui leur apportent la mort et la désolation. Les peuples, dans leur sourd et aveugle travail de développement, sont comme les mineurs qui, poursuivant le filon qu'ils sont chargés d'exploiter, tantôt déchaînent les eaux souterraines qui les noient, tantôt ouvrent un passage aux gaz méphitiques qui les asphyxient ou les brûlent, et tantôt enfin provoquent les éboulements de terrain qui les ensevelissent sous leurs décombres » (Littré, *Des grandes épidémies*).

Cette belle comparaison est très juste : presque toutes les maladies épidémiques qui ont ravagé tour à tour le monde étaient primitivement localisées, et ne se sont généralisées qu'à la suite d'importations ; la peste antique, la peste à bubons, la variole, le choléra, fournissent des exemples bien probants de ce fait ; les guerres, les émigrations, ont facilité maintes fois l'extension des maladies épidémiques ; la civilisation, en multipliant les moyens de transport, a ouvert des voies faciles à toutes les contagions.

La première grande épidémie sur laquelle nous possédons des documents certains, est l'épidémie qui ravagea l'Attique de 430 à 425 avant J.-C., et qui est connue sous le nom de peste d'Athènes, de l'Attique ou de Thucydide. L'épidémie éclata à Athènes pendant la deuxième année de la guerre du Péloponèse. La maladie venait de l'Éthiopie, d'où elle avait gagné l'Égypte, la Libye et la majeure partie de la Perse. Importée par des vaisseaux venant d'Asie, la maladie sévit d'abord au Pirée, mais elle gagna bientôt la ville haute.

Thucydide décrit ainsi qu'il suit cette maladie : « Pour l'ordinaire on était frappé sans aucune prédisposition apparente, mais subitement et dans l'état de santé. D'abord on éprouvait des chaleurs ardentes à la tête, les yeux devenaient rouges et enflammés ; à l'intérieur le pharynx et la langue étaient couleur de sang, l'haleine altérée et fétide ; venaient ensuite l'éternuement et l'enrouement. Bientôt le mal descendait dans la poitrine, accompagné d'une toux violente, et lorsqu'il se fixait dans l'estomac, il le soulevait et déterminait toutes les évacuations de bile décrites par les médecins. On était agité d'une extrême angoisse. La plupart des malades éprouvaient un hoquet suivi de convulsions violentes, lesquelles, pour les uns, se calmaient après l'accès, pour les autres se prolongeaient fort au delà. A l'extérieur le corps n'était ni très chaud au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, couvert de petites phlyctènes et d'ulcères ; tandis qu'à l'intérieur il était si brûlant qu'il ne supportait pas même les vêtements les plus légers ou les linges, et qu'il ne pouvait souffrir que l'état de nudité. Les malades se seraient volontiers jetés dans l'eau froide, et c'est ce que firent plusieurs des gens négligés qui se précipitèrent dans les puits à cause de la soif inextinguible dont ils étaient affectés. Cette soif était toujours la même, qu'on bût peu ou beaucoup. Le malaise provenant du manque de repos et l'insomnie les

tourmentaient sans cesse. Tant que la maladie était dans sa période croissante, le corps ne dépérissait pas, mais il opposait à la douleur une résistance inattendue ; en sorte que la plupart des malades étaient emportés le septième ou le neuvième jour par l'inflammation interne en ayant encore quelques forces, ou bien, s'ils échappaient, le mal venant à descendre dans le ventre, y déterminait de fortes ulcérations suivies d'une diarrhée opiniâtre, à laquelle on succombait toujours par faiblesse. En effet, la maladie, qui d'abord avait son siège dans la tête, parcourait successivement tout le corps, et si quelqu'un s'en tirait en conservant intacts les organes essentiels, il portait néanmoins les traces du mal qui se jetait sur les extrémités, les parties génitales, le bout des mains et des pieds. Plusieurs en furent quittes pour la privation de ces membres, d'autres perdirent les yeux, d'autres enfin éprouvèrent, dès qu'ils furent rétablis, une perte totale de mémoire et ne reconnurent ni eux-mêmes, ni leurs proches » (Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre II, trad. de Rilliet et Betaut, Genève, 1857).

La maladie était très contagieuse, les médecins furent les premières victimes ; une première atteinte donnait l'immunité.

L'épidémie de l'Attique, qui ne fut qu'un épisode d'une grande irruption épidémique (Haeser, Littré), dura deux années dans l'Attique. Dans la cinquième année de la guerre du Péloponèse, la maladie reparut et dura encore deux années.

La description de Thucydide ne se rapporte exactement à aucune des maladies épidémiques actuellement connues. Hecker, A. Krauss, Littré et Anglada admettent qu'il s'agissait d'une maladie aujourd'hui éteinte que nous désignerons avec Hecker sous le nom de *peste antique*.

La peste de Syracuse ou maladie des camps de Sicile (595 av. J.-C.) décrite par Diodore de Sicile et la peste dite d'Orosius qui ravagea les côtes septentrionales de l'Afrique 125 ans avant J.-C., sont peu connues et ne semblent pas avoir mérité par leur extension à la surface du globe le nom de grandes épidémies.

La peste Antonine ou de Galien, 165 à 180 après J.-C., paraît avoir été une deuxième grande manifestation de la peste antique. L'épidémie, importée à Rome par une armée revenant de Syrie, se répandit dans toute l'Italie et ensuite dans les Gaules jusque sur les rives du Rhin.

Galien rapproche cette peste de la peste d'Athènes ; les analogies sont en effet nombreuses (Hecker, A. Krauss, Littré, Anglada).

Les premiers symptômes étaient une fétidité particulière de l'haleine et une rougeur érysipélateuse de la bouche accompagnée souvent d'une éruption analogue à celle de l'herpès. A ces phénomènes, dit Galien, tout le monde reconnaissait l'invasion du mal. La peau des malades n'était pas chaude au toucher ; mais ils étaient dévorés par une chaleur intérieure ; du septième au dixième jour il survenait de la diarrhée. Les selles, d'abord rouges et jaunes, passaient ensuite au noir ; elles s'accompagnaient alors de violentes coliques ; les malades qui avaient des selles noirâtres pou-

vaient guérir; mais les évacuations de cette nature étaient en général d'un pronostic plus grave que les premières. Dans quelques cas, la diarrhée était le seul symptôme, elle s'accompagnait parfois d'une grande dyspnée.

Vers le neuvième jour, on voyait survenir un exanthème, principalement lorsque la maladie devait se terminer par la guérison; c'était un phénomène critique. L'exanthème occupait toute la surface du corps, et le plus souvent il avait la forme pustuleuse, furonculeuse, mais jamais il ne suppurait, jamais il ne sortait de liquide des pustules. La guérison était rapide à partir de ce moment, l'exanthème était rude, couvert d'aspérités, il s'en détachait des écailles, et alors tout revenait à l'état normal.

C'est en se fondant sur l'existence de cette éruption que plusieurs auteurs, en tête desquels se placent Th. Krause et Haeser, ont pu soutenir qu'il s'agissait de la variole; mais cette éruption, qui survient vers le neuvième jour de la maladie, à la suite de la diarrhée ou de la dysenterie, et qui guérit rapidement, sans suppuration, ne ressemble guère à celle de la variole; est-il besoin de rappeler que, dans la variole, l'éruption se produit vers le troisième jour, qu'elle persiste longtemps, qu'elle donne lieu à la formation de croûtes et à des cicatrices indélébiles dont Galien ne dit pas un mot; enfin chacun sait que dans la variole la constipation est la règle. Si Galien avait observé la variole, il l'aurait décrite certainement de façon que chacun pût la reconnaître. Avec Hecker, A. Krauss et Littré, nous pensons que cette épidémie ne doit être rapportée ni à la variole, ni au typhus, mais à la peste antique.

La peste de Cyprien, qui, de 251 à 276 après J.-C., ravagea l'Europe entière et l'Égypte, paraît avoir été une troisième et dernière manifestation de cette maladie.

Au vi^e siècle la peste à bubons, la vraie peste, succède à la peste antique. Dès le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne la peste à bubons est signalée en Égypte et en Libye, mais c'est seulement au vi^e siècle qu'elle donne lieu à une grande manifestation qui est connue sous le nom de *peste de Justinien*. Procope, Evagrius et Grégoire de Tours ont décrit cette épidémie.

En 542, la peste sévit à Constantinople, de là elle s'étend en Grèce et l'année suivante en Italie. Vers 545, la Gaule est envahie et la peste y règne jusqu'en 556; presque toutes les provinces sont atteintes successivement. En 558, nouvelle épidémie à Constantinople, aussi violente que la première. En 565, la peste se réveille aussi en Italie; partout les populations sont plongées dans la désolation, des villes entières sont abandonnées.

La maladie était contagieuse (Procope, Evagrius), elle sévissait sur tous, sans distinction d'âge ni de sexe, les adultes étaient cependant tout particulièrement éprouvés; une première atteinte donnait l'immunité.

La maladie débutait brusquement au milieu de la nuit ou le jour, par une fièvre violente qui surprenait les malades au milieu de leurs occupations; dans d'autres cas, la fièvre était modérée et il était facile de mécon-

naître la gravité du mal jusqu'à l'apparition d'un bubon sur une partie du corps. La mortalité était surtout grande pendant les trois premiers jours; les pétéchies annonçaient presque toujours une terminaison fatale qui pouvait survenir aussi à la suite de vomissements de sang.

Evagrius parle des bubons, des charbons (anthrax), et sa description, conforme à celle de Procope sur les principaux points, ne laisse pas de doute quant à la nature de la maladie.

Du vi^e au xiv^e siècle la peste fit plusieurs irruptions en Europe, mais ces épidémies partielles, sur lesquelles nous n'avons que des renseignements très incomplets, s'effacent devant la grande manifestation épidémique du xiv^e siècle.

Peste noire, 1348. — Pendant longtemps on a ignoré quelle avait été la véritable nature de cette grande épidémie; Hecker (*La peste noire*, Berlin, 1852) et Haeser (*op. cit.*, p., 105) ont parfaitement démontré qu'il s'agissait de la peste à bubons.

Un des documents les plus précieux relatifs à l'apparition de la peste noire en Europe est un manuscrit de Gabriel de Mussis découvert en 1842; l'auteur, étudiant en droit de Plaisance, se trouvait en Crimée (1346) quand la peste y fit irruption; les étrangers s'empressèrent de fuir et la maladie fut ainsi transportée en Italie, en Sicile et probablement sur d'autres points. De Mussis quitta la Crimée avec ses compatriotes et revint en Italie, mais sur 1000 voyageurs 10 à peine survécurent; presque tous ceux qui communiquèrent avec eux à l'arrivée en Italie, prirent la peste. « Nous portions avec nous la mort, dit de Mussis, et nous la répandions par notre souffle. »

Constantinople fut une des premières villes atteintes, comme dans la peste du vi^e siècle; l'empereur Cantacuzène, dont le fils Andronique succomba à la maladie, a bien décrit les tumeurs propres à la peste.

La peste venait de la partie la plus reculée de l'Asie: Tartarie, Chine, pays de Kathay; avant d'envahir l'Europe, elle avait fait de grands ravages parmi les Tartares et les Sarrasins en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte.

En 1348, la peste noire est répandue dans toute l'Italie et en Sicile. Naples perd 60 000 habitants, Gènes 40 000, Venise 100 000, Florence 96 000; les principales villes d'Italie et de Sicile sont presque toutes frappées dans des proportions analogues. Boccace a laissé une belle description de la peste de Florence. Les îles Baléares furent envahies peu de temps après la Sicile, puis ce fut le tour de l'Espagne. Presque partout où elle se montrait, la maladie enlevait la moitié au moins des populations; le roi Alphonse XI y succomba devant Gibraltar assiégée.

Dès 1347, plusieurs points des côtes méridionales de France avaient été atteints, Marseille notamment; au mois de janvier 1348, le fléau s'étendit à Avignon, puis à Narbonne. Le Languedoc, la Gascogne et la Provence furent horriblement ravagés. Arles perdit presque tous ses habitants. A Narbonne 50 000 personnes moururent pendant les premières

semaines. A Avignon la peste était si terrible, que dans les trois premiers jours de son règne, elle fit 1800 victimes, parmi lesquelles Laure de Noves, célèbre par les sonnets et l'amour de Pétrarque; à Montpellier, un seul médecin fut épargné; dans quelques couvents, pas un moine ne survécut.

La peste apparut en Franche-Comté au printemps de 1548, elle ravagea jusqu'aux montagnes du Jura, enlevant en beaucoup d'endroits les deux tiers des habitants; puis elle gagna Paris et y régna un an et demi; 50 000 à 80 000 habitants périrent; riches et pauvres étaient également atteints; deux princesses, Jeanne de Navarre et Jeanne, femme de Philippe de Valois, y succombèrent; à Saint-Denis, il y eut 16 000 victimes; 17 000 à Amiens; Rouen eut également beaucoup à souffrir.

De Paris, la peste se dirigea vers l'Est; la Champagne, l'Alsace, la Bourgogne furent particulièrement éprouvées; de l'Alsace le fléau se répandit sur l'Allemagne, le Brabant et la Hollande.

L'Angleterre fut envahie par les côtes du sud, il est probable que la maladie y fut importée de France; les séances du parlement et des cours judiciaires furent interrompues; les rois de France et d'Angleterre, alors en guerre, durent conclure une trêve.

Le Danemark, la Suède et la Norvège, l'Islande même, eurent leur tour; la Pologne et la Russie furent les dernières victimes de la peste noire, qui alla finir sur les bords du Danube, après avoir parcouru l'Europe entière.

Hecker évalue à 25 000 000 d'habitants les pertes occasionnées par la peste noire en Europe; Clément VI estime qu'en Asie le nombre des victimes s'était élevé à 25 000 000 d'hommes.

Tantôt la mort arrivait en quelques heures, par suite d'une véritable sidération (forme foudroyante); tantôt les malades étaient pris d'épistaxis ou d'hémoptysies abondantes (forme hémorragique); enfin, dans bon nombre de cas, la maladie se présentait avec le cortège symptomatique ordinaire de la peste à bubons. Guy de Chauliac, qui observait à Avignon, distingue deux périodes bien tranchées: dans les deux premiers mois de l'épidémie, la forme hémorragique dominait, des hémoptysies abondantes succédaient à la fièvre initiale et la mort survenait en deux ou trois jours; dans la deuxième période, à la fièvre continue se joignaient les bubons, et les malades succombaient en cinq jours.

Une division aussi nette ne se retrouve dans aucun des auteurs contemporains; les uns ont observé surtout la forme hémorragique, d'autres ne décrivent que la peste à bubons régulière. La forme hémorragique n'est pas spéciale à cette épidémie, nous avons vu qu'elle avait été signalée par Procope lors de l'épidémie du vi^e siècle, et on la retrouve dans plusieurs des épidémies postérieures.

Les descriptions de G. de Mussis, de Cantacuzène et Nicéphore, de Boccace, de Guy de Chauliac, de Simon de Covino, qui donne à la maladie le nom de *pestis inguinalis* (Littré, *op. cit.*), se rapportent bien évidemment à la peste à bubons.

Pendant la fin du xiv^e siècle et pendant le xv^e siècle la peste à bubons donne lieu à des épidémies assez fréquentes, mais beaucoup moins graves et beaucoup moins étendues que l'épidémie de 1548.

Au xvi^e siècle, l'épidémie de peste la plus considérable est celle qui fut observée en Hollande par Forestus (1572-1574), elle s'étendit à une grande partie de l'Europe.

A partir de cette époque la peste devient plus rare en Europe; la longue série des épidémies de peste se termine en France par celle de Marseille ou de Provence (1720).

Lors de l'expédition d'Égypte la peste sévit sur notre armée surtout à Jaffa.

Les épidémies de peste sont dans ce siècle des épidémies partielles sur lesquelles nous aurons à revenir en étudiant les foyers d'endémicité de la maladie et son mode de propagation.

Au vi^e siècle, en même temps que la peste, apparaît la *variole* qui dans ses premières manifestations en Europe a les allures d'une grande épidémie aussi terrible que la peste (Littré, *op. cit.*). La variole prit encore ce caractère lorsqu'elle fut importée en Amérique par les Espagnols.

A la fin du xv^e siècle une maladie épidémique nouvelle est signalée: la *suette anglaise*.

La première épidémie éclata en Angleterre pendant la guerre des Deux Roses, peu après la victoire d'Henri Tudor sur Richard III à Bosworth (22 août 1485); l'épidémie s'étendit rapidement de l'ouest à l'est, du pays de Galles à Londres: à la fin de l'année, elle avait envahi toute l'Angleterre, causant partout de grands ravages et répandant la terreur.

La deuxième épidémie prit naissance à Londres en 1507, elle fut plus bénigne que la première; on manque de renseignements sur l'extension qu'elle prit.

La troisième épidémie, plus meurtrière que la première, éclata au mois de juillet 1518; les malades mouraient en deux ou trois heures. La classe pauvre eut surtout à souffrir, mais les autres classes ne furent pas épargnées, plusieurs professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge succombèrent à cette maladie qui enleva, sur beaucoup de points, le tiers ou la moitié de la population. L'épidémie dura six mois et s'étendit sur toute l'Angleterre; l'Irlande et l'Écosse jouirent de la même immunité que lors des épidémies précédentes. La suette se montra à Calais, mais là encore elle ne frappa que les Anglais.

La quatrième épidémie, celle de 1529, est une des plus importantes, parce que cette fois la maladie ne resta pas localisée à l'Angleterre.

La suette apparut en Angleterre dans les derniers jours de mai 1529, elle s'étendit rapidement sur tout le royaume; aussi meurtrière qu'en 1518, elle débutait sans symptômes prémonitoires, et tuait en cinq ou six heures; l'Irlande et l'Écosse furent encore épargnées.

Le 25 juillet 1529 la suette éclate à Hambourg où elle est importée par un navire anglais qui avait perdu plusieurs hommes en mer; en vingt-deux jours 1000 personnes succombent; bientôt la maladie s'étend aux villes voisines; la marche progressive de l'épidémie semble prouver, comme son importation à Calais (1507) et à Hambourg, qu'il s'agissait d'une maladie transmissible.

L'extension de l'épidémie se fait dans toutes les directions; vers l'est, la suette suivant d'abord les rives de la Baltique, atteint : Lubeck, Brème, Varden, Stettin, Dantzic, Königsberg (septembre 1529), puis elle gagne la Lithuanie, la Livonie, la Pologne et la Russie. En Livonie, elle enlève les deux tiers de la population.

Vers le nord, la suette envahit le Danemark, la Suède et la Norvège; à Copenhague, 400 personnes meurent en un seul jour.

Vers le sud-ouest, l'épidémie s'étend sur la Westphalie et des rives du Weser à celles du Rhin : Cologne, Juliers, Spire, Nuremberg, Strasbourg, Mulhouse, sont successivement frappées. A Augsbourg, dans les premiers jours de l'épidémie, 1500 personnes sont atteintes, 800 meurent.

Le Wurtemberg, le duché de Bade, le Palatinat, la Bavière, sont aussi très éprouvés; l'épidémie se propage en Autriche jusqu'à Vienne, alors assiégée par Soliman; en Suisse, elle va s'éteindre à Bâle, à Soleure et à Berne. La France fut complètement épargnée.

Le 15 avril 1551, une cinquième épidémie prit naissance sur les bords de la Severn, à Shrewsbury; son intensité et sa généralité n'avaient pas d'exemple. la mort arrivait en quelques heures, les habitants effrayés s'enfuyaient en masse en Écosse, en Irlande, en France; la ville de Londres ne fut envahie qu'au mois de juillet; l'épidémie dura six mois, elle épargnait les étrangers qui étaient en Angleterre, tandis qu'elle suivait les Anglais dans les Pays-Bas, en France et en Espagne.

Si la suette anglaise n'avait pas donné lieu à la grande épidémie de 1529, on pourrait la citer comme exemple d'une maladie propre à une race; en tous cas, il reste prouvé que les Anglais avaient pour la suette une singulière prédisposition : à Calais, en 1518, les Anglais sont seuls atteints, en 1551, les étrangers sont épargnés en Angleterre, tandis que les Anglais réfugiés sur le continent ne sont pas à l'abri de la maladie; la suette éclate toujours en Angleterre, l'Écosse et l'Irlande sont épargnées.

D'après Haeser, la maladie débutait brusquement ou bien elle s'annonçait par de l'oppression, des palpitations, une faiblesse extrême, des douleurs rhumatismales; les malades étaient pris la nuit ou le matin d'un court frisson accompagné de tremblement, et, dans les cas graves, de convulsions; puis survenait le stade de chaleur, modéré ou très violent, avec des fourmillements aux mains et aux pieds. Forestus signale une douleur particulière à l'extrémité des ongles, la paralysie des bras, des douleurs sourdes dans les extrémités et surtout sous la plante des pieds, des crampes musculaires. Les phénomènes caractéristiques étaient : un tremblement persistant, des palpitations de cœur, des douleurs à la région

précordiale, une vive anxiété, de la dyspnée, et, chez plusieurs, de la bouffissure, de la cyanose de la face. Le pouls était fréquent et irrégulier; les palpitations violentes persistaient plusieurs années, quelquefois même toute la vie (Fernel). Dans les cas graves, on observait des convulsions, des nausées, des vomissements, un délire furieux, ou encore une somnolence profonde avec douleurs sourdes dans la tête.

Au bout d'un temps plus ou moins long, quelquefois même dès le début de la maladie, des sueurs se produisaient, tantôt modérées, tantôt accompagnées de coliques et d'odeur fétide. En même temps apparaissait un gonflement de la face ou seulement des paupières, des lèvres, des mains, des pieds, des hypocondres. Malgré l'abondance des sueurs, la sécrétion des urines n'était pas diminuée, il n'y avait pas de constipation. La plupart des auteurs signalent des éruptions cutanées (miliaire).

La durée de la maladie était de quinze à vingt-quatre heures, et, dans bon nombre de cas, les accidents cérébraux entraînaient la mort plus rapidement encore; la guérison survenait par des sueurs abondantes, des urines critiques; la convalescence était rapide, mais les rechutes étaient fréquentes et graves.

Boudin, J. Guérin et Grisolle ont assimilé la suette anglaise à la suette picarde, dont nous nous occuperons lorsque nous étudierons en particulier les maladies épidémiques. D'après Haeser, la suette anglaise devrait être considérée comme une entité morbide aujourd'hui disparue.

Au xvi^e siècle le *typhus exanthématique* semble prendre la succession de la peste à bubons. Fracastor, le premier, décrit bien cette maladie nouvelle qui, de 1524 à 1550, s'étend à toute l'Italie; l'armée de Lautrec est fortement éprouvée devant Naples. Dès ses débuts le typhus s'attache plus particulièrement aux armées, d'où les noms de *maladie des camps*, *fièvre maligne des armées*, *peste de guerre* (Hufeland), qui lui sont donnés.

Après l'épidémie de l'armée de Lautrec viennent les épidémies de l'armée de Charles-Quint devant Metz, des armées allemandes en Hongrie (maladie hongroise), de la guerre de Trente Ans; partout le typhus accompagne les armées : en Pologne (1755), en Silésie, en Hollande (1745-1747), où Pringle le décrit sous le nom de *fièvre d'hôpital* ou de *prison*.

De 1775 à 1779 le typhus règne en Silésie, où il devient endémique.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire sont fertiles en épidémies de typhus : épidémie de l'armée prussienne en Champagne, épidémie de Nantes (1795), épidémie de la Haute-Italie et de Mantoue (1796-1797), épidémie de Gènes (1799-1800) décrite par Rasori, de la Bavière et du Wurtemberg, etc.

De 1800 à 1805 le typhus règne dans toutes les armées, qui le transportent partout avec elles; à plusieurs reprises il est importé en France par nos soldats ou par des prisonniers. Après Austerlitz, après Iéna, après Wagram, les blessés succombent en grand nombre au typhus.